

les assemblées du conseil. Le maire approuva cela. Tout le monde approuva cette idée qui devait donner de l'ouvrage à des entrepreneurs et aux ouvriers. Il y avait bien quelques sorniois qui demandaient à quoi tout cela servait, si ça ne coûtait pas trop cher pour les moyens de la paroisse. Comme ils étaient en minorité, on ne les écouta point. Mais tout cela n'employait pas les deux millions. Alors quelqu'un déclara que pour l'honneur de la commune de Fanreluchernikel et pour sa défense en cas de besoin contre une attaque des pouilleux de la vallée il fallait bâtir un fort, une caserne, et avoir une armée permanente de deux cents fantassins, de dix cavaliers et d'un canon afin qu'au premier cri de la bugle on fut en mesure de résister à l'invasion. L'idée plut beaucoup à la majorité, surtout au maire qui était fier de l'idée qu'il allait avoir une sentinelle à sa porte et aux gros bonnets qui se pamaient d'aise en songeant que quand ils passeraient devant la caserne on leur présenterait les armes et que leurs garçons allaient avoir des places de capitaines, de lieutenants, d'enseignes, de quartiers-maitres, et qu'ils porteraient de beaux uniformes, chamarrés de galons d'or et des grands chapeaux avec des plumes de coq qui volaient au moindre mouvement.

Le Docteur. — Vous y voyez que c'était plus beau et plus noble que les vaches et les moutons de l'autre village.

Quenoche. — Laissez donc rachever, docteur. Moi je commence à croire que les vaches doivent mieux payer que les soldats.

Bonsens. — Tu l'as dit, Quenoche. Chaque vache donne au moins trente sous de profit par jour, tandis que l'entretien et la paie de trois cents soldats et officiers qui ne font rien absorbent les profits du travail de plus de mille hommes. C'est ce que vivent bientôt les gens de Fanreluchernikel. Pendant quelque temps ça les amusa beaucoup de voir les soldats tout raides dans leurs habits. Partir tous à la fois du pied gauche, avancer, tourner, revenir, comme des mécaniques, d'entendre la musique, le tambour et les trompettes. Tout le monde prenait un air (militaire et) personne ne faisait un pas sans partir du pied gauche et sans avoir les deux mains collées à la couture de la culotte. C'était beau, di-

lant, le savant l'ami de son nb imp ambloa 291
sail le maire, et tous les huit jours il
faisait un discours aux troupes pour les
féliciter de leur belle tenue, de leur zèle
et de leur patriotisme. Il terminait tous
jours en disant que la patrie reconnaît
sainte et chère de ses nobles enfants.
Tout cela fit bien pendant quelque temps,
mais on se fatigua des plus belles choses.
L'argent était tout dépensé. L'intérêt
devait s'épayer tous les ans. L'entretien
des soldats coûtait cher. Il fallait em-
prunter encore, pour continuer les sys-
tème militaire qu'on avait commencé
sans nécessité. On n'osait pas augmen-
ter les taxes directes, de peur de faire
crier les gens, et de donner raison aux
mauvaises, telles, qui avaient blâmé le
maire et les gros bonnets. Il ne restait
plus d'argent pour payer les maîtres
d'écoles, pour entretenir une prison, un
hôpital, car des soldats qui ne font rien,
boivent, jouent, se battent avec des ci-
toyens paisibles ou même entre eux. Bref,
il fallait avoir recours àux taxes indirectes.

Jean-Claude. — Qu'est-ce que c'est, ce
ca, Monsieur Bonsens ? Il y a long-temps
que j'entends parler de ça, mais je n'en
ai jamais vu.

Bonsens. — On mit des douanes sur cha-
que chemin qui venait à la paroisse et
on fit payer des droits sur tout ce qui
s'apportait, ainsi on faisait payer, trois
sous par livre de sucre, de thé, de café,
un sou sur chaque livre de fer, quatre
sous sur chaque balai, trente sous sur
chaque aune de drap, et ainsi de suite.
Cela fit renchérir tous les effets sans que
les gens du village pussent vendre au
loin leurs marchandises plus cher qu'a-
vant. Les jeunes gens commencèrent à
ne pouvoir suffire par leur travail à leurs
besoins, les jeunes filles ne trouvaient
pas assez d'ouvrage pour payer leurs ha-
billements, et leur pension. Aussi com-
mencèrent-ils tous à chercher ailleurs.
Alors on vit l'émigration augmenter bien
vite et chose curieuse, c'est à ces braves
et industrieux voisins de Bonheuret
bourg dont on avait tant ri, qu'on avait
traités si long-temps avec tant de mépris,
qu'on alla demander du travail, et du
pain. *Quenoche.* — Vous avez qu'à voir le
père que les Fanreluchernikels profitent de
la leçon qu'ils congédient bientôt les
soldats pour acheter des vaches.

Bonsens. — Cela n'est pas aussi facile